

AU SIAM

JOURNAL DE VOYAGE

DE

M. ET M^{ME} ÉMILE JOTTRAND

Ouvrage accompagné d'un plan

DEUXIÈME ÉDITION



8° 0² l

783

PARIS

LIBRAIRIE PLON

AIT ET C^{ie}, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

8, RUE GARANCIÈRE — 6°

1905

Tous droits réservés

783(0)

CHAPITRE IV

Lettre à un ami. — A propos de faune et de flore.

Bangkok, le 21 novembre 1898.

« Mon cher ami,

« Ton excellente lettre, datée du 3 octobre, m'est bien arrivée le 7 novembre à Bangkok, et tu peux penser si je l'ai lue et relue avec plaisir. J'y retrouve la tournure d'esprit particulière et il me semble par moments, en la lisant, que j'entends le son de ta voix et de ton rire, que nous sommes ensemble côte à côte, et que nous faisons un tour de boulevard. Par contre, pauvre ami, tu as dû te trouver bien oublié depuis la petite carte postale aux hiéroglyphes égyptiens, hâtivement écrite à Port-Saïd.

« J'avais pourtant de bien bonnes dispositions ! mais jusqu'ici j'ai consacré le plus clair de mes loisirs à une sorte de lettre-journal qui circule dans ma famille. J'ai appris d'ailleurs avec plaisir que tu en avais lu ou entendu des extraits, qui probablement t'auront intéressé. La vie de bord donne évidemment des loisirs, mais tu ne saurais croire comme ces vingt-quatre heures passent vite et sans qu'on s'en aperçoive. Il ne nous est pas arrivé une seule fois de trouver le temps long.

« Faute de pouvoir entrer dans des détails, je résumerai mes impressions d'une manière générale, escale par escale :

« *Port Saïd* : bazar d'exposition, Orient de camelote, premières impressions de coloris tropical et de soleil aveuglant, cohue d'acheteurs et de vendeurs, cafés à terrasse

comme sur les boulevards de Paris, mélange d'Orient et d'Occident, en somme ce sont bien les quartiers égyptiens ou tures de nos expositions universelles.

« *Aden* : première impression sauvage et réellement *nature* du vrai Orient, montagnes arides et brûlées du soleil, ville sans eau et sans végétation, site infernal et dantesque. Beaucoup d'Arabes, assez d'Hindous, un nombre relativement considérable de Somalis (nègres africains de la rive opposée), beaux types élancés. Des caravanes de chameaux venant de l'intérieur. Sur tout cela, l'occupation anglaise, principalement militaire et stratégique, comme il appert de la splendide forteresse qui surmonte la montagne.

« *Colombo* : première escale vraiment importante et imposante, magnifique nature, végétation florissante de bananiers, cocotiers, palmiers, aréquiers (noix d'arc), bougainvilliers (fleurètes mauves), aloës, manguiers, mangoustans, bambous, arbres à gutta-percha, etc. Peut-être, dans l'énumération, s'est-il glissé quelques espèces de Singapore. Je ne suis pas de la partie et l'aperçu ci-dessus n'a aucune prétention scientifique. Mais comment te donner une idée de la surabondance de toute cette végétation qui porte à la fois feuilles, fleurs et fruits, qui débordé partout, qui fait de chaque jardin une forêt, qui cache et couvre les maisons elles-mêmes comme dans un inextricable fourré?

« Les Anglais, qui sont ici les maîtres souverains, ont bâti, planté, ratissé toute la colonie avec le luxe grandiose qui leur est habituel. Grandes allées, magnifiques pelouses, promenades pour bicyclettes et voitures, superbe route tout au bord de l'Océan Indien qui déferle et qui écume avec tumulte comme une mer du Nord. Beaux types d'indigènes fins et élancés; les hommes ont une figure de lion qu'accentue la chevelure dressée comme une crinière et singulièrement nouée en chignon, ainsi que les ailes du

nez, très ouvertes et frémissantes. Ciel superbe, température chaude et un peu humide, comme en une serre.

« *Singapore*, où nous quittons définitivement notre excellent et confortable *Sachsen*, qui file vers le Nord, sur Hong-Kong et Shangai. Le port le plus célèbre d'Extrême-Orient, point de croisement de presque toutes les lignes de navigation internationale vers l'Asie, l'Amérique et l'Australie. L'occupation anglaise a ici encore fait merveille : Un jardin botanique, qui compte parmi les plus beaux de cette partie du monde; de grands magasins; des rues animées et bien décorées; de grands hôtels; des services publics organisés comme en Europe... en somme un séjour fort agréable et une société cosmopolite dans tous les degrés de l'échelle sociale. Première constatation de l'envahissement chinois *en masse*. Singapore est une ville chinoise où l'Anglais est un étranger qui dirige. Enormément de Malais, qui sont d'ailleurs ici chez eux, mais qui ne sauraient rien faire sans les Chinois. Quelques Cingalais, des Hindous et d'autres peuples encore. Teinte cuivre et teinte chocolat. Les blancs offrent moins de dissemblance entre eux, mais cependant on voit déjà pas mal de types et on entend pas mal d'accents : Français, Italiens, Allemands, Anglais, Hollandais, et n'oublions pas les Belges.

« Enfin, le *Siam* et *Bangkok*. L'arrivée par l'embouchure de la Ménam est saisissante. Les deux rives sont couvertes de végétation, comme tout ici. Les frêles et hauts cocotiers, au tronc si élancé, dominant tout ce qui les environne et secouent au souffle de la brise leur jolie touffe de feuilles, délicatement attachées et retombant comme les longues plumes d'un oiseau.

« Le fleuve pénètre dans la forêt à la moindre marée et partout le sol et l'eau voisinent. A tous moments des maisonnettes apparaissent dans le feuillage, généralement habitées par des pêcheurs. Elles sont construites à la ma-

nière des habitations lacustres, sur échafaudage de bambous. Le bateau glisse silencieusement entre les deux rives pareillement décorées, vraie féerie de verdure et de fleurs. Par ci par là une agglomération plus importante ou un temple bouddhiste. A un détour du fleuve, Bangkok apparaît, morceau par morceau, la ville étant d'une étendue extrême pour le nombre d'habitants qu'elle contient.

- Bangkok est une ville dont l'étranger ne peut se faire une idée exacte dès le premier abord quant à sa configuration d'ensemble. Elle est principalement située sur la rive gauche du fleuve; l'absence de pont rend les communications relativement peu faciles avec la rive droite. Il y a dans la ville plusieurs parties fort distinctes : 1° la ville Royale, c'est-à-dire l'ancienne cité jadis fortifiée et encore aujourd'hui toute emmurillée, à laquelle on a accès par plusieurs portes; 2° la New Road et ses rues aboutissantes, quartier voisin de la Ménam et qui comprend les consulats, et autres administrations d'origine européenne.

« Enfin, 3° le quartier de Sapatoom, qui est le nôtre. Ici c'est vraiment la pleine campagne : les chemins sont envahis par le gazon et la mousse; chaque maison, bien séparée des autres, est enfouie dans un jardin qui est limité par une haie de liserons actuellement en fleurs. Nous sommes en pleine société belge; presque tous nos compatriotes demeurent à trois pas. Les maisons construites pour les Européens ne sont pas identiques aux maisons siamoises : elles sont cependant, comme elles, appropriées aux nécessités du climat. La véranda, au rez-de-chaussée comme à l'étage, tient une large place de l'habitation; les fenêtres n'ont que des volets, sans aucune vitre; les murs sont en briques mais les plafonds en bois; il n'y a ni caves ni greniers. D'aspect extérieur une maison ainsi conçue, au milieu de son jardin, fait l'effet d'une villa, d'une maison de plaisance. Notre jardin a été fort abandonné par le précédant occupant et nous aurons à le créer,

ou tout au moins à le ressusciter. Il paraît, contrairement à ce qui nous avait été dit, que les semis européens réussissent assez bien. Il y a des pétunias, des zinnias, des amarantes, des quarantaines, des verveines. Voilà déjà quelques souvenirs d'Europe. Quand nous aurons une maison bien installée et un jardin un peu joli, nous tâcherons de faire prendre quelques photographies.

« Installés, nous ne le sommes pas encore bien définitivement. Il reste des caisses à ouvrir et des meubles accessoires à acheter. Peu de chose. Nous sommes arrivés le 19 octobre, nous avons passé huit jours dans un hôtel affreux, puis huit ou dix autres jours dans un logement provisoire. Enfin, nous sommes arrivés ici le jeudi 10 novembre.

« *Plus tard.* — Aujourd'hui c'est Wan-Phra, les tribunaux chôment et mon temps est libre pour les amis. Wan-Phra, pour nous, c'est dimanche. Par contre le dimanche est à peu près un jour quelconque. Il en est autrement pour les maisons de commerce anglaises, les ambassades, les consulats, etc., qui ont gardé le calendrier européen. Le Wan-Phra revient tous les six, sept ou huit jours, suivant le cours de la lune. Comme la révolution de la lune dure vingt-neuf jours et une fraction, il a été impossible de faire une division exacte suivant les phases; on a introduit par-ci par-là dans l'année des jours intercalaires, de là l'irrégularité des intervalles entre les Wan-Phras qui se suivent. Il y a aussi des jours fériés. La semaine dernière notamment il y a eu chômage général pendant trois jours, à l'occasion de l'anniversaire du couronnement du roi, et nous avons eu la bonne fortune d'assister ces trois jours à des fêtes splendides, notamment à une réception au palais royal qui était un vrai songe des *Mille et une nuits*. Cela décourage la description, et tu m'excuseras de ne pas l'essayer. Je verrai peut-être encore bien des choses de ce genre, et je remets à plus tard des tentatives de « style » sur ce sujet. Pour le moment, me

souvenant de ta qualité de naturaliste distingué (je ne veux pas dire empailleur, suivant l'acception déplorable qui s'est accréditée), je voudrais te faire un petit chapitre d'histoire naturelle. Mon ignorance de la botanique, dont j'admire les manifestations sans en savoir les lois ni les classifications, m'a malheureusement empêché de te faire autre chose qu'une énumération informe. Tu t'en tireras comme tu pourras, je connais ton imagination et cela me console. Puis, comme tu es très savant, tu dois avoir beaucoup lu sur l'Orient et cela suppléera à ma pénurie de descriptions botaniques. Je jouis de toute cette nature dans son ensemble, et je m'émerveille de me promener *fin novembre* au milieu de parcs et de jardins verdoyants tout tachetés de fleurs jaunes, mauves, pourpres, etc. ; il y en a, il y en a ! L'arbre appelé « flamboyant » est un des plus beaux, il a la fine feuille du mimosa et des fleurs couleur rouge capucine éblouissantes.

Il y a aussi des fleurs ressemblant à celles du chèvrefeuille, et une sorte de liseron, à fleurs mauves très évasées, qui grimpe le long de nos haies. Puis les cocotiers, les bananiers, et aussi les bambous, dont les tiges agitées par le vent se frottent les unes contre les autres avec un très singulier craquement.

« A la campagne, les champs de cannes à sucre et les immenses rizières produisent un saisissant effet. Nous avons vu aussi, dans les environs de Bangkok, cette espèce particulière de palmier dont on extrait l'huile de palme. A Singapore on voit le bananier *en éventail*, presque inconnu ici, étalant ses larges feuilles en un vaste demi-cercle, exactement comme la queue d'un paon qui fait la roue. Le bananier est ici l'arbre de tous les emplois : les natifs vivent vingt-quatre heures avec des bananes frites ; la large feuille sert d'enveloppe pour faire des paquets, tandis que la nervure centrale, détachée au couteau, fait un lien excellent.

« Passons au règne animal. A la campagne l'animal le plus remarquable et le plus utile est le buffle ou buffalo. On en voit des troupes considérables dans toutes les parties du pays. Il est plus indispensable ici que ne le sont à nous nos bestiaux. Lui seul, grâce à sa force énorme, à sa base solide, qui lui donne l'allure de l'hippopotame, peut traverser les rizières inondées sans risquer de s'enliser. Sur son dos, où il est aussi à l'aise que sur la croupe arrondie d'un éléphant, le cultivateur siamois arpenté en tous sens les immenses champs de riz, sème, entretient et récolte. Le buffle vit très bien dans l'eau où il séjourne quelquefois longtemps, les naseaux seuls émergeant à la surface. On voit souvent, perchés sur son dos énorme, des corbeaux et des ibis blancs. C'est une sorte d'association; ces oiseaux le débarrassent des sangsues qui s'attachent à lui à la traversée des rizières.

« Très jolis les ibis blancs, nous en voyons pas mal près du canal qui passe le long de notre jardin. Vu aussi, à la campagne, des martins-pêcheurs richement colorés et des aigles de Chine. A Bangkok même, les vautours abondent : on les voit de tous côtés, sur des toits, sur des arbres, tournoyant à proximité des cimetières ou au-dessus des décombres d'incendies, partout où il y a des charognes à flairer. Les corbeaux, très grands, à très long bec, et qui paraissent encore plus noirs qu'en Belgique sous ce soleil tropical, habitent les mêmes parages que les vautours et sont mille fois plus nombreux. De nos fenêtres nous en voyons des légions. (Nous sommes non loin d'un cimetière chinois où l'on enterre à très peu de profondeur.)

« Mon énumération va cahin-caha, sans ordre : c'est une énumération anarchique. Tu sais, cher et excellent camarade, que mes connaissances zoologiques ne le cèdent en rien à mon savoir botanique. Tu feras la classification toi-même, si l'envie t'en prend. Moi je continue à flâner dans

Bangkok, et je regarde pour toi les animaux qui se baladent de droite et de gauche. Des deux côtés de la rue, je vois des chiens hideux, couverts de plaies, le poil malade ou absent, faméliques, sans forces, se traînant avec peine, de vrais squelettes de chiens. Parfois la voiture en écrase un qui n'a pas eu la force de se garer à l'approche des chevaux. Je vois aussi des chats, mais ce sont de vulgaires chats de gouttière comme l'Occident les connaît, et le chat siamois, s'il n'est tout à fait une légende, est tout au moins une exception. C'est une espèce dégénérée qui se fait très rare et quelques-uns de nos amis qui en ont des échantillons les gardent jalousement et les enferment à clef, quand ils quittent la maison! — Pas de chevaux au Siam, mais uniquement des poneys. Quand nous reverrons de grands chevaux, cela nous paraîtra bien drôle et presque effrayant. Les petits poneys de ce pays sont d'excellents trotteurs; on en use et on en abuse, car Bangkok, bâtie très au large, remplit un espace immense et les distances sont interminables. Hélas! nos bonnes promenades à pied, elles sont loin! Impossible ici de faire vingt pas dans la rue sur ses jambes sans être suffoqué de poussière et de chaleur et à moitié écrasé par les indigènes ou leurs véhicules.

« Ajoutons la partie comestible du règne animal siamois : des bœufs, des canards (des myriades), des poulets, etc., etc. Peu ou point de moutons. — Quant aux poissons (tu frémis de cet amalgame d'animaux!), ils sont exquis, délicieux, inestimables! Aucun poisson d'eau vive ou d'eau salée que tu peux avoir eu la bonne fortune de manger en ta vie ne peut te donner idée de ce que c'est qu'un poisson du Siam.

« Après t'avoir parlé des animaux que nous mangeons, il est juste de te dire un mot de ceux qui nous mangent. Le plus terrible entre tous, c'est le moustique. Il est encore au-dessus de sa réputation. Petite bête d'aspect insigni-

siant, sans couleur, il reste fort tranquille tout le long du jour et commence la bataille très régulièrement vers 5 heures du soir. Comme la figure et les mains, en règle générale, s'agitent trop pour permettre une attaque suivie de succès, le moustique s'en prend à la cheville, que la chaussette rend d'un accès facile. Alors les démangeaisons commencent et n'ont plus de cesse. C'est un geste reçu, même dans un salon, que de se gratter la partie atteinte, pourvu qu'on le fasse avec discrétion... D'aucuns, et je suis de ceux-là, n'hésitent pas à se frotter les chevilles l'une contre l'autre, à la façon des mouches arrêtées sur une muraille et qui font leur toilette. J'ai vu, monsieur, oui, j'ai vu en plein club, une très respectable dame qui se livrait à cette douce et réconfortante occupation, mal dissimulée par les jupes qui recouvraient le champ de bataille.

• Autre siège, un peu plus tard, aussitôt qu'on allume les lampes. Autour de la flamme se fait le ralliement de toutes les bestioles que produit, en quantité innombrable, ce climat tropical par trop fécondant : il y a des fourmis, des mouchettes, des scarabées, des papillons, des sauterelles, sans compter toutes celles auxquelles je ne saurais donner de nom. Cette population s'agite autour des lampes, d'où elle se répand de droite et de gauche, sur le buvard où l'on écrit, sur le livre qu'on lit, dans la tasse de thé, dans le verre de limonade; délicieux ! Impossible d'avoir des lampes sur le bureau ou sur la table où l'on mange; on les applique de préférence au mur où les mouchettes font bientôt des centaines de petites taches noires. Non loin, de petits lézards blancs, les *margouillats*, sont aux aguets et leurs queues frétilent d'allégresse. Les mouchettes en question sont parmi leurs meilleures proies.

• Les fameuses fourmis blanches qui rongent le bois nous ont déjà donné quelque ennui. J'ai entendu parler d'un scorpion, mais n'en ai point aperçu encore. J'ai vu

deux serpents depuis notre arrivée : l'un était mort (on venait de le tuer) et l'autre vivant. Il y en a beaucoup, mais la plupart sont sans danger. Cependant dans le doute on les assomme toujours à coups de bâton.

« Voilà mon énumération, très imparfaite, parce que je mets mon amour-propre à ne parler que de ce que j'ai vu. Or je suis un résident d'un mois, ni plus ni moins. Il va d'ailleurs sans dire que les espèces sauvages ne se rencontrent ni à Bangkok, ni même aux environs. Les singes habitent les rives désertes de la Ménam, on a quelquefois l'occasion d'en voir, du moins quelques espèces communes. Personne n'a pu me renseigner sur les cynocéphales mentionnés par des auteurs. Le rhinocéros ne se rencontre que dans les provinces de l'intérieur, ainsi que le tigre et l'éléphant. Je ne parle pas des éléphants blancs sacrés que nous avons vus dans l'enceinte du palais, et qui sont en réalité brun clair, comme du café au lait ou le linge d'Isabelle, notre gracieuse souveraine, si le siège d'Ostende avait duré dix ans.

« A plus tard des détails, quand je connaîtrai mieux le pays. Pour le moment tu n'as que les impressions superficielles d'un touriste qui vient de défaire les courroies de sa valise...

« ÉMILE JOTTRAND. »

Birmans ont engagé un avocat de Moulmein dont les honoraires atteindront, dit-on, quinze à vingt mille roupies, sans compter les frais d'un voyage d'un mois à travers les montagnes et la jungle, dans des régions non exemptes de dangers. La profession d'avocat n'est donc pas toujours aussi sédentaire qu'on le croirait.

Il paraît que dernièrement, comme le train vers Korat quittait Klong Paï, localité qui en est distante d'environ 60 kilomètres, des voyageurs ont aperçu à moins de 30 mètres de la voie un tigre qui emportait une biche. Le bruit du train, et le coup de sifflet que donna le machiniste effrayèrent le fauve qui lâcha sa proie et bondit dans la forêt où on le perdit de vue. Que n'étions-nous là ! Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de contempler avec tranquillité et confort de semblables scènes de vie sauvage. Il est vrai, quand j'étais petit, j'ai vu souvent des dromadaires le long de la voie ferrée, et j'entendais du train rugir les lions et les tigres... mais c'était quand j'arrivais dans la gare d'Anvers voisine du Jardin zoologique !

Malgré ce fait divers pittoresque, nos impressions de Korat manquent un peu de grands animaux. La vérité est que la province est si peu peuplée que les fauves ont tout l'espace nécessaire pour se tenir en sûreté dans des repaires inaccessibles. D'autre part le tigre, qui vit de maraude, recherche plus volontiers le voisinage de l'homme et du bétail, les fermes l'attirent comme les bergeries attirent les loups. Il choisit donc des districts plus cultivés que la province de Korat. Il y en a cependant dans toutes les parties du Siam, mais aucune statistique n'existe, vraiment digne de foi, sur laquelle on puisse baser une comparaison avec l'Inde et la Chine, autres séjours des grands félins. J'aimais à faire causer les natifs sur ces choses, à Korat, et rien n'était plus curieux que les hésitations, les contradictions, l'allure vague de leurs récits et de leurs renseignements. Le rhinocéros se nourrit exclusivement

de broussailles et n'a aucune raison d'apparaître en pays civilisé. Des chasseurs de profession, Siamois et Birman, le poursuivent à la piste parfois plusieurs jours, le guettent pendant des heures du haut d'un arbre. Il faut l'approcher de très près pour avoir chance de l'abattre d'un coup de feu à l'oreille ou au défaut de l'épaule. Un rhinocéros rapporte de soixante à cent ticaux. Les Chinois font grand usage de la chair et du sang pour des remèdes qui se vendent fort cher. Les cornes sont recherchées, le cuir sert à divers emplois, on taille dans son épaisseur des cannes et des gourdins. Les léopards abondent et les Siamois les capturent volontiers en bas âge. Il y a aussi maintes espèces de félins plus petits, de la famille du chat sauvage.

Les éléphants voyagent en bandes. Propriété royale, ils ne peuvent être chassés dans aucune partie du Siam. Des gens ont été condamnés à dix ans de prison pour ce fait, qu'ils avaient commis par esprit de lucre, pour faire argent de l'ivoire.

Quant aux serpents, je ne crois pas qu'il y en ait plus à Korat qu'à Bangkok, puisque nous en trouvons jusque dans nos jardins, notamment le fameux cobra dont la morsure tue en quelques minutes sans qu'on y connaisse de remède. Les natifs m'ont parlé d'une sorte de python difficile à exterminer qu'ils font périr d'une manière originale : il faut un poney très rapide ; on s'empare des œufs par surprise, on monte à cheval et l'on vole comme le vent jusqu'à un endroit où l'on a préparé un seau d'eau bouillante dans lequel on les jette. Le python furieux part à toute vitesse, il se précipite à la suite de ses œufs et plonge la tête dans le seau où le drame trouve ainsi sa conclusion par le trépas de toute la famille.

Se non e vero...

Je me sens tout à fait bien portante de nouveau, et cela parce que j'ai pu me remettre en chasse et dénicher

quelques bibelots dans les pawnshops qui se rouvrent peu à peu et se résignent à passer par les exigences de la nouvelle loi. Je ne comprends pas trop moi-même quel charme je trouve à aller dans de sales boutiques où M. Jottrand prétend qu'il suffoque, toucher de sales objets et marchander avec des Chinois retors et malins dans une écœurante odeur de poisson et de cuisine. Et cependant, c'est un sport pour moi sans pareil ! Mes trouvailles empilées dans la voiture ou liées au siège de derrière, parfois même remontant les jambes du syce jusqu'à son menton, je rentre avec fracas dans la cour. Le boy et le coolie, résignés, viennent décharger et recevoir mes instructions pour épousseter ceci, récurer cela, ou laver autre chose à grande eau dans le klong. Qu'ils me croient folle, cela ne fait pas pour moi le moindre doute. Cependant, quand un objet délabré réapparaît au salon repeint, redoré, relapé, ils aiment à aller regarder, quand ils croient que je ne les vois pas...